

**Contre-cultures à Berlin de 1960 à nos jours
Pratiques alternatives dans les arts**

**Bilan du colloque international organisé par l'axe théâtre/cinéma du CREG
(Centre de Recherche et d'Études Germaniques)**

**Université de Toulouse 2-Le Mirail
1^{er}-4 février 2012, Université Toulouse-Le Mirail**

Avec le soutien du Conseil scientifique (CPRS), de l'IRPALL, de l'UFR Langues, Lettres et Civilisations Étrangères, du Département de Langues étrangères et de la Section d'allemand de l'Université de Toulouse 2-Le Mirail, du Conseil Régional, du Goethe-Institut de Toulouse, Leben in Midi-Pyrénées et de l'AFAEA.

Coordination scientifique :

Hilda Inderwildi / Catherine Mazellier
(CREG, Université de Toulouse 2-Le Mirail)

<http://creg.univ-tlse2.fr>

Avec la collaboration d'André Combes (CREG, Université de Toulouse 2-Le Mirail)
et de Charlotte Bomy (CREG, Université Paul Valéry – Montpellier 3)

Ce colloque, organisé par l'axe théâtre/cinéma du CREG, s'inscrit dans une réflexion plus vaste de l'EA sur les « cultures en marge et cultures dominantes » (2011-2013). Il était conçu dans le prolongement de la journée d'études intitulée « Contre-cultures et théâtre à Berlin depuis les années 1960 : mises en scène de la contestation » (25.11.2011), qui abordait la dimension créative, intellectuelle et engagée des contre-cultures berlinoises à travers le prisme des arts du spectacle. Le colloque a permis d'élargir la réflexion à d'autres pratiques artistiques alternatives comme le cinéma expérimental, la musique (cabaret, chansons, scène techno) ou le happening.

L'un des enjeux du colloque était de préciser la notion de « contre-culture » (*Gegenkultur*), forgée en 1969 par le sociologue américain Theodore Roszak, à partir d'un soubassement théorique fourni par les réflexions d'Adorno et de Horkheimer sur l'industrie culturelle dans la *Dialectique de la Raison* (1944), les analyses de Pierre Bourdieu dans *Les règles de l'art* (1992), et, d'autre part, les définitions proposées par Hans Ulrich Gumbrecht dans le *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft* (2003). Le champ d'observation et d'investigation était la métropole berlinoise, haut-lieu de la contre-culture, enclave puis de nouveau ville ouverte sur le monde (*Weltstadt*) depuis l'unification.

La critique de la culture dominante a joué un rôle majeur dans les mouvements de protestation de 1968, qui ont fourni le *terminus a quo* pour les interventions du colloque, dont l'architecture a croisé les entrées thématiques (par exemple, les contre-cultures face aux institutions ou l'intervention socio-politique à travers le cinéma, le cabaret et les chansonniers) et la progression chronologique. D'une manière générale, les contributions ont permis de clarifier la notion de « contre-culture », montrant qu'il était plus pertinent de la réserver aux pratiques ayant pour

objectif une émancipation politique et sociale à l'égard des formes de culture dominante. Dans ce sens, la contre-culture est une subversion de l'ordre social établi, visant à modifier les consciences par des actions culturelles et artistiques qui ne sont pas seulement vecteurs de contenus politiques, mais remettent radicalement en cause le fonctionnement du système culturel et les valeurs qui le sous-tendent pour prôner d'autres valeurs comme le décentrement, la proximité, la démocratie de base. C'est cela qui la distingue des sub-cultures, davantage à la marge de la société, qui ne partagent pas cette remise en cause générale et radicale, et permet de définir la contre-culture au sens propre comme une culture « alternative », aspirant à réformer en profondeur l'État et la société.

Dans son exposé introductif, Boris Grésillon (Université de Provence) a dessiné avec précision la géographie culturelle et contre-culturelle de la métropole berlinoise, en particulier après l'unification de deux identités politiques et culturelles si disparates, en mettant l'accent sur la friction permanente entre tradition et avant-garde et sur la tendance récurrente, constatée également par d'autres contributeurs, à la résorption de phénomènes sub- ou contre-culturels par la culture dominante. Ce panorama a pu être complété dans sa dimension historique par Jürgen Hofmann (Berlin, Universität der Künste), qui a détaillé les multiples strates qui composent le millefeuille de l'histoire culturelle berlinoise : tradition prussienne et protestante, fondation de l'Empire, national-socialisme, division puis unification. Ces exposés synthétiques ont défini Berlin comme le centre par excellence de la contre-culture allemande, comme un « biotope de culture et d'art alternatifs » (J. Hofmann), ce qui s'explique notamment par un habitus culturel typiquement berlinois, nourri par les apports migratoires successifs : l'esprit de contradiction. Tel l'inconscient chez Freud, Berlin a connu une restructuration, une réécriture permanentes de son identité culturelle, jusqu'aux scènes alternatives d'aujourd'hui, souvent dispersées et éphémères. Ces deux exposés introductifs ont bien montré qu'à travers ses multiples formes de contre-culture, Berlin constitue, selon le mot de Benjamin, un « cristal de l'événement total ».

La plupart des interventions étaient consacrées à des attaques frontales – ou du moins conçues comme telles – contre la domination culturelle établie, dans l'esprit des mouvements de protestation autour de 1968 à l'Ouest et de leurs conséquences sur les théories et pratiques esthétiques.

Celles consacrées au cinéma ont souligné qu'à la fin des années 60 et au début des années 70, l'art avait pu devenir littéralement une « arme », en particulier à l'exemple du travail de Holger Meins, étudiant à l'Académie du Film de Berlin (Berliner Filmakademie) et futur membre de la Fraction Armée Rouge. Jeremy Hamers (Université de Liège) a détaillé cette approche filmique comme activité politique à part entière et son évolution vers la lutte armée dans une société jugée répressive – c'est l'époque des lois d'exception –, donc imposant un cadre culturel marqué du sceau de l'autoritarisme. Il a également pu montrer, à l'exemple des films de Harun Farocki (*Nicht lösbares Feuer*), Gerd Conradt (*Über Holger Meins*), ou encore Renate Sami (*Es stirbt allerdings ein Jeder*), que les relations complexes entre écriture filmique et militantisme politique étaient intégrées de manière auto-réflexive au travail filmique pour créer de nouvelles formes d'une esthétique politisée, dirigée notamment contre la pratique dominante d'un documentarisme bien-pensant. Il s'agissait alors de pratiquer un « contre-cinéma » sur la base d'un « contre-discours » esthétique pour transmettre une « contre-information ».

Cette pratique théorisée de l'écriture filmique se distingue nettement de celle étudiée par André Combes (Université Toulouse-Le Mirail) à travers la trilogie de Christian Ziewer, camarade d'études de Meins, Farocki et Conradt, dont le propos n'était pas seulement la construction filmique d'un discours politique, mais, en exhaussant la dimension documentaire d'images fictionnelles, le « sauvetage de la réalité physique » (« Errettung der physischen Realität », S. Kracauer) de la classe ouvrière, devenue invisible dans les représentations de l'ère Adenauer. Cette classe ouvrière re-constituée par le médium du film est notamment soucieuse de mettre en scène la puissance contre-culturelle de la « parole ouvrière » (J. Rancière), contre-parole autant que contre-discours ciblant certaines catégories sociales (« Zielgruppenfilme »). Ainsi dans la mouvance de 1968, la contre-culture renoue, comme dans d'autres domaines, avec les initiatives développées sous la République de Weimar autour des mouvements ouvriers et brutalement liquidées par le Troisième Reich. Ce phénomène majeur peut s'observer dans le domaine du théâtre également, où des textes fondamentaux de la République de Weimar sur le théâtre politique, voire *l'agitprop*, sont exhumés et publiés, et où, dans le collectif de la Schaubühne autour de Peter Stein et ses expériences de co-gestion, le travail théâtral se veut au service du progrès social, ainsi que l'avait analysé Hilda Inderwildi (Université Toulouse-Le Mirail) dans la Journée d'études préparatoire de novembre 2011.

Poursuivant cette réflexion sur l'apport contre-culturel de Peter Stein et du collectif de la Schaubühne, Catherine Mazellier (Université Toulouse-Le Mirail) est partie de sa mise en scène *Le rêve de Kleist du Prince de Hombourg* (1972) pour montrer l'évolution des mouvements de protestation vers l'utopie, déjà esquissée par Marcuse dans son ouvrage *La fin de l'utopie* (1967) et la relecture des classiques, conçue non pas comme une allégeance régressive aux piliers de la culture établie – encore que Kleist occupe une place à part dans le canon littéraire – mais comme une réappropriation critique, qui reste toutefois en-deçà de la démarche contre-culturelle exprimée par un collectif désireux de révolutionner l'institution théâtrale.

À L'Est, ainsi que l'avait montré la Journée d'études de mai 2011 (« Contre-cultures en RDA »), la contre-culture est un phénomène plus contrasté, incluant les diverses formes de résistance au régime et de dissidence. Deux exemples majeurs en ont été analysés lors du colloque : la poésie contestataire de Wolf Biermann dans l'intervention de Philippe Marty (Université Montpellier 3) et le théâtre « post-dramatique » avant l'heure de Heiner Müller, son « esthétique de la provocation », dans celle de Valentina di Rosa (Université de Naples). Heiner Müller s'est approprié les classiques de manière singulière, dans une ingestion quasi cannibalique de textes canoniques, qualifiée de « dialogue avec les morts » (H. Müller) par le biais d'une violence symbolique destinée à leur faire « rendre ce qui avait été enseveli avec eux ».

L'exposé d'Elisa Goudin-Steinmann (Université Paris 3) a montré que le secteur socio-culturel dans le Berlin de l'après-unification, confronté à des traditions culturelles et des contre-cultures très différentes entre RFA et RDA, jouait sur la dialectique entre culture dominante et projets innovateurs, intégrant des formes de culture populaire issues de la *Breitenkultur* prônée dans l'ex-RDA, conçue comme transformation sociale, et réinterprétées comme contre-culturelles dans le nouveau contexte. Mais, en raison de clivages idéologiques persistants, les milieux culturels critiques de l'ex-RDA et les contre-cultures à l'Ouest n'ont pas fusionné en une entité subversive après 1990.

Les exemples d'artistes aussi différents que Vostell, Farocki, Schlingensief, Castorf ou bien H. Müller ont montré que l'élan contre-culturel, aussi radical puisse-t-il être, ne vise plus aujourd'hui une remise en cause intégrale du système, au sein duquel il se développe bien souvent. Même si la mobilisation des marginaux et des exclus par Christoph Schlingensief dans sa farce sérieuse parodiant les partis politiques *Chance 2000* parvient à subvertir l'espace public, à le réinventer en le théâtralisant, elle ne rompt pas complètement avec les institutions, a pu conclure Emmanuel Béhague (Université de Strasbourg).

Être en dehors de l'institution théâtrale ou bien se tenir dans ses marges pour trouver d'autres lieux de résistance, telle est l'une des problématiques qui se posent dans le cadre du collectif Rimini Protokoll, à propos duquel Sarah Maisonneuve (Université de Bordeaux) a recouru à la notion d'« infrapolitique » introduite par l'ethnologue James C. Scott (*Domination and the Arts of Resistance*) : par opposition à la contre-culture frontale de 1968, elle désigne des formes de résistance latente au sein des cultures dominantes, dans des lieux où l'on ne les attendrait pas, permettant de dépasser les éventuelles « crispations » du public à l'égard du théâtre explicitement politisé, selon le metteur en scène Stefan Kaegi, et de retrouver ainsi une efficacité perdue.

D'une manière générale, nombre de contributions ont permis de constater qu'une réflexion sur les contre-cultures ne pouvait faire l'économie d'une définition, voire de redéfinitions du politique, quels que soient les domaines artistiques abordés.

Pour mieux cerner la démarche contre-culturelle de certains artistes, il fut parfois nécessaire de revenir à des écrits théoriques fondateurs, comme ceux d'Adorno ou les thèses situationnistes de Guy Debord (*La société du spectacle*, 1964), comme l'a montré Brigitte Marschall (Universität Wien) à propos de l'artiste Wolf Vostell et de ses « dé-collages », actions performatives inspirées par les ré-actions anticipées du public spectateur et visant à modifier les consciences. Des objets du quotidien revisités, objets emblématiques de notre civilisation (un téléviseur à l'écran brouillé, une automobile coulée dans le béton) appellent à réfléchir aux processus de déformation et de dissolution à l'œuvre dans les média et, plus généralement, dans les productions de masse. Ce qui détruit les consciences doit être détruit, pourrait-on dire en parodiant un slogan de 1968 en RFA (« Détruisez ce qui vous détruit »). Avec son « anti-art », qui reprend et cite le dadaïsme, Vostell dénonce *in fine*, dans les cultures de masse occidentales, une culture de la violence omniprésente et mortifère. Autre exemple d'art performatif, les mises en scène de Frank Castorf, dont Sylvie Arlaud (Université Lyon 2) a détaillé le projet *Kean-Hamletmaschine*, utilisent le télescopage de différents discours – ici le *Kean* d'Alexandre Dumas, *Hamletmaschine* de H. Müller et des insertions critiques de Lothar Trolle – pour mettre en abyme sa propre pratique théâtrale, entre contre-culture et intégration, et rendent ainsi manifeste qu'une contre-culture a besoin de se redéfinir en permanence par la confrontation dialectique avec des formes elles-mêmes évolutives de culture dominante.

Dans le volume 3 du *Reallexikon der deutschen Literaturwissenschaft*, Hans Ulrich Gumbrecht s'inspire des analyses de Bakhtine sur la littérature et carnaval pour souligner la dimension ludique des contre-cultures, qui se mettent en scène comme retournement de cultures officielles – ce que Gumbrecht nomme la « négation symétrique » – sans que soient instaurés en retour de nouveaux tabous ou de

nouvelles limites. On en trouve des exemples dans le « cabaret des luttes » pratiqué par les « Drei Tornados », avec leur recours à des parodies ou des farces empruntées au théâtre de foire, également dans les spectacles pour jeunes et moins jeunes du célèbre Gripstheater (Florence Baillet, Univ. Paris 8), mais aussi dans les numéros de la « diseuse » Ortrud Beginnen analysés par Manuel-Durand Barthez (ENC Paris) et James Lyons (metteur en scène, Francfort/Main), véritables croisades contre le kitsch, le faux pathos et les idéaux vides, dans un univers, celui du cabaret, traditionnellement dominé par des artistes masculins.

La dialectique permanente entre culture et contre-culture, comme l'a montré le colloque, nécessite un repositionnement constant de la contre-culture, parfois incarnée dans des individus isolés: Farocki, Vostell, Castorf, Schlingensief, Heiner Müller ou d'autres.

La démarche artistique de personnalités aussi différentes que Frank Castorf, le jeune Peter Stein, Wolf Biermann, Christoph Schlingensief, Wolf Vostell ou les « Drei Tornados » prouve que ces « actions symboliques » doivent être comprises, au sens bourdieusien, comme des actes sociaux dans un champ symbolique dominé par la puissance étatique, même si elles ne vont souvent pas au-delà de la provocation esthétique. Et la fracture contre-culturelle est parfois inscrite, à l'exemple du *Hamletmaschine* de Heiner Müller ou des intonations volontairement éraillées d'Ortrud Beginnen dans le refrain « Hurrah, Germania ! », dans le sujet lui-même, elle traverse son corps comme un champ de tension, marqué le déchirement qui peut être aussi celui de toute une nation. La pratique artistique contre-culturelle aurait ainsi à voir avec un double déchirement, du sujet et de la société, qui ne pourrait être surmonté que dans une forme de société utopique, encore et toujours à inventer.

S'il y a une motivation commune à l'impetus contre-culturel protéiforme décrit par les contributions du colloque, il pourrait être résumé par un aphorisme des *Minima Moralia* d'Adorno : « Pour conclure, la seule philosophie dont on puisse encore assurer la responsabilité face à la désespérance, serait la tentative de considérer toutes les choses telles qu'elles se présenteraient du point de vue de la rédemption » (*Minima Moralia*, Paris, Payot, 1983, p. 230).

Les contributions au colloque ont été publiées avec d'autres articles dans un volume thématique intitulé « *Contre-cultures à Berlin de 1960 à nos jours* ». [Sous la direction de Charlotte Bomy, André Combes, Hilda Inderwildi. *Cahiers d'Études Germaniques* 64, Montpellier/Nice, 2013/1, 296 pages.]

PROGRAMME

Mercredi 1^{er} février : conférence inaugurale, salle du Sénéchal, 18h30

Pierre Cleitman (Bâle) : *Confessions d'un enfant du demi-siècle*, conférence extravagante inédite

Réservation obligatoire : cprs@univ-tlse2.fr, ☐ 05 61 50 47 86

Jeudi 2 février : UTM, Maison de la Recherche, D 29

Matin : Les contre-cultures face aux institutions à Berlin de 1960 à nos jours

9h Accueil des participants : Marie-Christine Jaillet (Vice-Présidente du Conseil Scientifique, Toulouse)

Présidente de séance : Françoise Knopper (Toulouse)

9h30 Boris Grésillon (Aix-en-Provence) : Géographie contre-culturelle de Berlin dans les années 1990

10h Marielle Silhouette (Paris) : Politiques culturelles et espaces de la contre-culture à Berlin autour de 1968

10h30 Discussion et pause

Présidente de séance : Brigitte Marschall (Vienne/Wien)

11h10 Jürgen Hofmann (Berlin) : Preussisch, protestantisch, plebejisch. Berlins Entwicklung zu einer Metropole kritischer Gegenkultur / Prussienne, protestante, plébéienne. La transformation de Berlin en une métropole de la contre-culture critique

11h40 Friedemann Kreuder (Mayence/Mainz) : Gegen-Denkmäler und Orte *möglichen* Gedächtnisses in Berlin seit den 1960er Jahren / Contre-monuments et lieux d'une *possible* mémoire à Berlin depuis les années 1960

12h10 Discussion

12h30 Buffet

Après-midi : Une contre-culture de l'intervention socio-politique : cinéma, cabaret et chansonniers

Président de séance : Maurice Tazsman (Berlin)

14h André Combes (Toulouse) : Une nouvelle cinématographie de la contre-culture ouvrière : le *Berliner Arbeiterfilm* des années 1970

14h30 Jérémy Hamers (Liège/Lüttich) : « ...dass wir ihn nicht mehr sehen würden. » : absence et représentation d'un combattant armé (Farocki, Conradt, Sami)

15h Discussion et pause

Présidente de séance : Charlotte Bomy (Montpellier)

15h40 Philippe Marty (Montpellier) : Wolf Biermann contre

16h10 Andreas Häcker (Strasbourg) : La contestation et la transformation à l'affiche : le « cabaret des luttes » *Die 3 Tornados*

16h40 Discussion

20h Repas à la Brasserie des Arcades

Vendredi 3 février : UTM, Maison de la Recherche, D 29

Matin : Provocations entre division et réunification

Président de séance : André Combes (Toulouse)

9h30 Sylvie Arlaud (Lyon) : Frank Castorf : de *Kean* à *Hamletmaschine*, ou de la difficulté postmoderne de dissocier culture et contre-culture

10h Catherine Mazellier (Toulouse) : Peter Stein à la *Schaubühne*, un engagement contre-culturel ?

10h30 Discussion et pause

Président de séance : Friedemann Kreuder (Mayence/Mainz)

11h10 Valentina di Rosa (Naples/Napoli) : Ästhetik der Provokation. Heiner Müllers (Selbst)inszenierungen um 1989 / Une esthétique de la provocation. Les (auto)mises en scènes de Heiner Müller autour 1989

11h40 Brigitte Marschall (Vienne/Wien) : Berlin-Fieber – explosiv! Wolf Vostells Widerstand gegen Krieg und Gewalt / Wolf Vostell : résister à la guerre et à la violence

12h10 Discussion

12h30 Buffet

Après-midi : Le Sonderweg berlinois entre « in » et « off »

Présidente de séance : Catherine Mazellier (Toulouse)

14h Florence Baillet (Paris) : Ce que devient le geste critique : l'exemple du théâtre berlinois du *Grips*

14h30 Emmanuel Béhague (Strasbourg) : Éducation politique et subversion de l'espace public chez Christoph Schlingensief

15h Discussion et pause

15h40 *Happening* par la Cie de La Vieille Dame (Toulouse) et Maurice Taszman (Berlin), présentation : Hilda Inderwildi (Toulouse)

20h: Spectacle *Othello* au TNT

Samedi 4 février : UTM, Maison de la Recherche, D 29

Nouvelles formes berlinoises de contre-culture théâtrale

Présidente de séance : Marielle Silhouette (Paris)

9h30 Emilie Chehilita (Paris) : Les créations de René Pollesch à la *Volksbühne*

10h Sarah Maisonneuve (Bordeaux) : L'utilisation infrapolitique du documentaire dans le théâtre de *Rimini Protokoll*

10h30 Elisa Goudin-Steinmann (Paris) : Entre culture et contre-culture ? Le positionnement du secteur socioculturel dans le Berlin de l'après-unification

11 h Discussion et pause

Président de séance : Andreas Häcker (Strasbourg)

11h30 Manuel Durand-Barthez (Paris), James Lyons (Francfort/Main) : Ortrud Beginnen, figure d'un théâtre contre-culturel, Hurrah Germania ! – Die gnadenlose Komik von Ortrud Beginnen

12h15 Synthèse et clôture du colloque

Les communications en allemand feront l'objet d'un résumé en français distribué aux participants.

Théâtre National de Toulouse, grande salle, 14h30

Rencontre avec Thomas Ostermeier (*Schaubühne* Berlin), animée par Jitka Pelechová (Paris)

Salle du Sénéchal, 17 rue de Rémusat, métro : Jean Jaurès (lignes A et B), Capitole (ligne A)

Maison de la Recherche, Université de Toulouse-Le Mirail, 5 allées Antonio Machado, métro Université (ligne A, direction Basso Cambo)

Brasserie des Arcades, 14 place du Capitole

TNT (Théâtre national de Toulouse), 1 rue Pierre Baudis

Coordination scientifique

Hilda Inderwildi / Catherine Mazellier

(CREG, Université de Toulouse 2-Le Mirail)

Avec la collaboration de

André Combes (CREG, Université de Toulouse 2-Le Mirail) et Charlotte Bomy (CREG, Université Paul Valéry – Montpellier 3)

Le CREG

Centre de Recherche et d'Études Germaniques

<http://creg.univ-tlse2.fr>